

XYZ. La revue de la nouvelle

Le gant retourné

Renald Bérubé



Numéro 96, hiver 2008

Noël

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2803ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, R. (2008). Le gant retourné. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (96), 24–38.

Le gant retourné Renald Bérubé

La plupart, qui ne pouvaient pas dire bonsoir en anglais, comprenaient très bien... la messe n'était-elle pas dite en latin? Alors...? Alors « Play ball! » Et la partie commença. Pendant neuf manches, on se disputa âprement la victoire qui penchait un moment pour Cabano, celui d'après pour Lac-au-Saumon. Chaque point fut conquis de haute lutte [...].

BERTRAND B. LEBLANC,
Les trottoirs de bois

Moi, je suis Perreault.
François Perreault.
Perreault, c'est le patronyme maternel. Je me nomme comme ça. Certains m'appellent Dubé, parce que c'est le nom de famille de mon père, n'aiment pas ça que je me nomme Perreault. Leur problème, leur mentalité, leur largeur d'esprit.

De mon point de vue à moi, François Perreault, tout ce que je vais vous raconter, c'est la faute à Alain Dumas. Ou à son éditeur, La Plume d'Oie. J'avais à peu près tout oublié de cette histoire-là, c'est la quatrième de couverture du livre d'Alain qui a tout réactivé. Bon. Sans doute. Non, au fond et dans mon for intérieur, je n'avais pas vraiment tout oublié, même pas à peu près oublié; j'avais mis cela sur une voie d'évitement, disons. Sans doute. Même cela n'est pas tout à fait exact; il faut dire, je ne reviendrai plus là-dessus, soyez rassurés — il faut dire que ça s'était placé sur une voie de garage, perdu dans la brume et dans les ténèbres intérieures qui envahissent le souvenir à mesure que les événements reculent vers le passé. Je pourrais encore ajouter que le « reculent vers » m'embête un peu, c'est plutôt nous qui avec le temps passons ou avançons, mais j'ai promis de ne pas revenir là-dessus, une promesse est une promesse, il est bel et

bon de n'avoir qu'une parole même quand il s'agit de la corriger à tout bout de champ de rêves. Les temps changent (chantait Dylan, audacieux), que voulez-vous (disait l'autre, hargneux).

Quand je dis « tout ce que je vais vous raconter, c'est la faute à Alain Dumas », n'allez surtout pas croire, malgré l'apparente évidence linguistique, que j'accuse Alain de quoi que ce soit. Tout au contraire. Alain, je le connais depuis un moment déjà, nous avons à peu près le même âge et nous partageons une même passion pour le baseball, ce qui n'est tout de même pas si fréquent au Québec du CH, quand on sait le sort qui a frappé les Expos qui furent pourtant « Nos amours » — et pas seulement à Alain et à moi, là, mais à tout le Québec. Selon la publicité et le marketing en tout cas. Non non, ici encore je veux essayer d'être clair, ce qui se révèle toujours un peu moins facile qu'on ne le croit généralement; non non, je n'accuse surtout pas Alain de quoi que ce soit quand j'écris que « tout ce que je vais vous raconter, c'est la faute à Alain Dumas ». Bien au contraire, je veux lui rendre hommage et le remercier, les saluer chaleureusement, lui et son petit livre écrit, de toute évidence, avec la candeur de sa passion ès baseball. Le déclic obligeant à raconter cette histoire, c'est de là qu'il est venu. Je ne serais pas en train de jouer du clavier devant l'écran si ce n'était d'un extrait du livre d'Alain, de l'incipit de la quatrième de couverture — faut parler pour se faire comprendre —, de son histoire du baseball à Cabano.

Vous me direz peut-être que voilà une bien drôle de manière de formuler mes hommages, remerciements, salutations distinguées, etc. : pourquoi écrire « c'est la faute à » alors qu'il eût mieux valu, alors qu'il aurait fallu, disons les choses ainsi qu'il faut les dire, un chat est un chat, même après l'opération que l'on sait d'ailleurs — bon, alors qu'il aurait fallu dire, en l'occurrence, « c'est grâce à » ? « Pourquoi ? » répétez-vous. Ben voyons, parce que je veux être de mon temps (comme tout le monde), parce que je ne veux pas vieillir (comme tout le monde), même si le temps change et passe et que j'avance avec lui qui fait reculer une certaine façon de parler, une façon correcte de parler, disons, même si c'est un peu délicat de le dire à cause de tout ce beau monde qui risque de vous prouver que

vous avez tort. Si j'avais écrit « c'est grâce à », c'eût été de la meilleure correction (pléonasme?), ainsi que l'est « qui risque de vous prouver que vous avez tort ».

Mais aujourd'hui, tout un chacun « débute son article » par un « risque de réussir », voyez-vous ça, le même tout un et sa toute une vous diront que c'est l'enfer tellement les choses roulent bien. Ça fait réfléchir des formules de ce genre ; et si j'osais prendre le risque d'avoir l'air savant ou bollé (ce sont des synonymes ; l'usage de l'un ou de l'autre dépend aussi de l'âge du locuteur ou de la locutrice, voilà), je dirais que cela relève de la pratique de l'oxymore, ce qui est sans doute normal dans une société postmoderne qui n'en finit pas de cultiver puis d'habiter le paradoxe, la preuve étant, parmi d'autres exemples ou cas, que rationalisation signifie désormais mise à pied et que faire long feu signifie le plus souvent réussir. Bien que ce dernier exemple, celui du long feu, puisse peut-être relever du brouillard affectant la mémoire ou la connaissance. Le désir d'être précis n'empêche pas l'usage des euphémismes.

Bon. François Perreault vient de se relire. Et je crois qu'il est en train de se demander s'il n'a pas exagéré un peu dans le paragraphe qui précède. De même, je pense qu'il est un peu par lui-même agacé, il a hâte de parler du livre d'Alain Dumas, et surtout du passage de la quatrième de couverture qui a alerté ses souvenirs et mis en action le clavier de son ordi (être de son temps, c'est aussi tronquer les mots trop longs pour l'écriture du chat (clavardage) à l'ordi), qui lui a fait entreprendre ce récit qui n'en finit pas de commencer à force de continuer. Quand même, il faut revenir sur l'« exagéré un peu dans le paragraphe qui précède ». Pour la raison suivante : il a des lettres Perreault, François, il a lu son Freud, Sigmund (qui a ainsi transformé, coupé le prénom Sigismond de son acte de naissance) ; « l'inquiétante étrangeté » freudienne, il a lu et il connaît, il a même expérimenté, vous dira-t-il, réservé mais sans réserve s'il vous connaît bien et se fie à vous, cas plutôt rare.

Dans cette « inquiétante étrangeté » de 1919, le Pr Freud montrait bien comment il est souvent advenu, au cours des âges et depuis le début de l'humanité, qu'un mot signifie une chose et son contraire. Or telle est bien, ou à peu près (on n'est jamais trop

prudent avec les mots ; mais à la fin, si vous ne vous retenez pas dans la retenue, vous finirez par ne plus oser parler — ou presque), la définition de l'oxymore ou pratique du paradoxe tant aimée des baroques. Et vous vous souvenez d'un de vos exemples fétiches, vous le dites à Perreault, François, qui se demande encore s'il n'a pas, etc. ; vous racontez à François ce que vous racontiez jadis à vos étudiants et étudiantes, il n'y a pas de raison que le masculin l'emporte sur le féminin.

Vous racontiez donc ceci : que Victor Hugo, étant allé chez Chateaubriand, avait été accueilli par madame de Récamier. Il avait, disait-il, reçu d'elle un accueil « formidable ». Ce qui expliquait pourquoi il n'avait pas osé récidiver, n'y était jamais retourné, disais-je, au grand étonnement de mon auditoire. J'expliquais alors que le sens originel de « formidable », « qui fait peur » à cause de sa puissance ou de sa grandeur, comme dans « un orage formidable », s'était lentement transformé, émoussé ; que le mot avait, en prenant des ans, oublié de faire peur pour ne retenir que les idées de grandeur, d'extraordinaire ou de remarquable à caractère mélioratif. Cela dit, j'ajoutais, en guise de moyen mnémotechnique mis, avec la meilleure foi et le plus beau sourire, mais contenu, au service des étudiants et étudiantes : si votre ami ou votre amie vous dit que vous êtes une fille ou un gars formidable, demandez-lui donc s'il ou s'elle a étudié l'étymologie, on n'est jamais trop prudent, avant comme après tout. On ne me remerciait point expressément de tant de pédagogie pertinente ; ce sont les points d'interrogation dans les yeux de tout un chacun et de toute une chacune qui pour moi faisaient office de mercis à répétition. Il me semblait voir des images passées réintégrer l'avant-scène, nettes et précises, dans la boîte noire de bien des chacuns et chacunes.



Perreault, que je me nomme, François. Un narrateur impromptu, mais connu pour cette pratique, vient donc d'effectuer son tour de piste dans mon histoire, c'est un vieil ami un tantinet (on n'est jamais trop poli avec les siens) bavard, il sait de quoi il

parle, mais je reprends les rênes. Chacun son tour au bâton, *My Turn at Bat (The Story of My Life)*, selon le titre d'un livre de Ted Williams, écrit en collaboration avec le journaliste John Underwood. Livre passionnant, 267 pages d'intérêt constant, soutenu, provocant, Alain doit bien l'avoir lu même s'il ne l'a pas cité dans sa bibliographie; et puis l'humour a ses droits, non? Underwood comme patronyme d'un journaliste, c'est approprié, vous ne trouvez pas? Et l'humour peut aussi prendre une teinte ironique: Williams qui écrit *with* un journaliste, quand on sait la relation orageuse qu'il entretenait avec ceux de Boston, quand on sait qu'il les appelait dérisoirement les *knights of the keyboard*. Il devait vraiment beaucoup se fier à Underwood. Bon.

Vous savez comment il s'intitule, le livre d'Alain Dumas? Tenez-vous bien et prenez une grande respiration, le titre est long et demande que vous ayez du souffle; mais peut-être s'agit-il d'un titre accompagné d'un sous-titre, il est vlimeux, Alain, il vous laisse dans le doute et l'hésitation, comme Hamlet ou Don Quichotte; cela se lit ainsi, en page de couverture, avec légère variante en page 3, mais il n'est point bon d'être trop regardant, tel un agent fouineur ou hypocrite ou double de la GRC en octobre 1970 au Québec. Le titre +, donc: *Sans point ni couture. Cabano, la ville du Bas-du-Fleuve qui a tissé le baseball, 1899-1999*. Comme s'il avait voulu, dans le seul titre, nous dire déjà, mais en résumé, tout ce que son livre allait nous raconter. Il y a là un jeu de mots attachant, «sans point ni couture», que tous les admirateurs de Bill Stoneman — il a lancé la première partie sans point ni coup sûr de l'histoire des Expos — sauront apprécier, jeu de mots qui se répercute dans le «tissé» qui advient un peu plus tard. Le baseball à Cabano, ville du Bas-du-Fleuve (de cette région du Bas-du-Fleuve au Québec qui se nomme Témiscouata, aux frontières de la république acadienne du Madawaska au Nouveau-Brunswick; il parle de tout cela dans son livre, Alain), s'est tricoté, tissé telle une toile de Pénélope que l'épouse énamourée et rusée d'Ulysse-la-ruse n'aurait pas durant ses nuits détissée.

Et ce tissu tissé tout d'une venue a commencé d'être pénelopé aux origines même de Cabano, avec l'arrivée sur les lieux de la première scierie Fraser en 1899 (l'association est fréquente; née en

Angleterre, elle se trouve même à l'origine des pratiques sportives telles qu'on les connaît depuis la fin du XIX^e siècle : une compagnie, une industrie s'installe qui demande beaucoup de travailleurs, et une équipe sportive bientôt se forme) pour, sans couture aucune, continuer d'aligner ses manches jusqu'en 1999, au moment où l'auteur se fait chevalier du clavier après avoir lui-même joué pour le club de Cabano longtemps dirigé par son père. Après tout, texte, trame et tissu ont la même origine, le *texere* latin qui signifie tisser. (Ce doit être cela que le P^r Freud nomme « le retour du refoulé » : au moment où il écrivait son livre, Alain, voyageur ou dirigeant entreprenant ou traître à sa patrie, au choix, était maire de Saint-Anaclet en banlieue de Rimouski. Alain voulait se faire pardonner son départ sans doute aisément explicable, fondé sur de nobles raisons. C'est ben pour dire.)

Il faut encore, quoi qu'on en ait, ajouter ceci qui constitue la trame visuelle sur laquelle le (long) titre du livre, admirablement disposé, nous est donné à lire. Je ne résiste pas à la tentation de vous décrire la couverture du livre. Sur fond de gazon admirablement vert — on se croirait à Wrigley Field ou à Fenway Park ou dans sa cour à soi juste après avoir passé la tondeuse vers la fin de juin alors que le soleil de juillet n'a rien fait jaunir encore — et sous le nom de l'auteur, on voit une balle de baseball vieillie, jaunie elle, sur laquelle des écritures diverses peuvent être lues ou pas. Elle se trouve, hasard, au centre d'un losange formé, en haut à gauche par « sans point » et à droite par « ni couture », en bas à gauche par « Cabano » et à droite par « 1899-1999 ». Sous le losange se trouve « La ville du... qui a tissé... » et sous ce sous-titre, disons, un petit cadre blanc, rectangulaire, dans lequel on peut lire, en noir : « Préface de CAMILLE DUBÉ, commentateur sportif à Radio-Canada » ; ça, j'aime moins, sans doute parce que Camille Dubé ne m'a jamais semblé un lecteur, analyste, descripteur ou commentateur sportif que la transcendance serait arrivée à rejoindre. Mais il relate, dans sa préface, qu'il a travaillé à la station radiophonique CJEM d'Edmundston (capitale du Madawaska) et il ajoute : « Je m'y suis fait de bons amis et je remercie Alain Dumas de me donner la chance de saluer les gens du Témiscouata et de Madawaska » — c'est pour moi

la phrase par excellence de la préface. Tout en bas de la couverture, au centre, en toute symétrie avec le nom de l'auteur en haut, le nom de la maison d'édition : La Plume d'Oie. J'oserai, modeste prétentieux, ajouter ceci : la couverture du livre d'Alain Dumas me procure la même sensation que la description du terrain de baseball dans *Fausse balle* de Paul Auster, quand le héros va assister à un match avec son fils.

Là, vous retournez le livre que vous tenez dans vos mains et dont vous regardez la couverture depuis un long moment déjà, moment aussi long que le titre, faut avoir le sens du rythme. Après le recto, le verso ; après la couverture, la quatrième de couverture. (Je ne suis pas sûr que vous me poserez la question, je connais votre retenue, alors je la pose et y réponds. Pourquoi passe-t-on de la couverture à la quatrième de couverture, comme si quatre était le chiffre qui suivait un ? Parce que le verso de la couverture est numéroté 2, suivi de 3 pour l'intérieur du verso du livre, ce verso étant la quatrième de, etc.) En haut à gauche, une photo de l'auteur accompagnée, à sa droite immédiate, d'un texte bref ; au milieu parfait de cette quatrième, milieu à la fois nord-sud et est-ouest, on peut lire « Les Braves de Cabano », cette ligne étant suivie d'un texte (« À Cabano, on joue au baseball depuis 100 ans. C'est en effet lors de l'ouverture de la scierie Fraser », etc.) qui se termine par le logo, en bas à gauche, des Braves évoqués et de leur tomahawk de batte.

Moi, François Perreault, fils de ma mère, forcément, et dont le père porte Dubé comme patronyme ; moi, Perreault, François, fidèle auditeur de Gilles Vigneault et grand lecteur d'Yves Thériault, les deux ayant écrit, chanson dans le premier cas, nouvelle publiée dans *La rose de pierre* dans le second, un texte intitulé « La Mariouche, c'est pour un Blanc » ; moi, Perreault, F. qui aime les sonorités me liant comme d'une manière littéraire, orale ou écrite, à Vigneault et Thériault, et qui aime souligner que Thériault, en plus, a écrit une nouvelle, « L'île introuvable », à partir d'un poème de Pierre Perrault (sans « e » dans son patronyme, lui) ; moi, F.P., j'y arrive enfin, c'est le texte à la droite immédiate de la photo de l'auteur en quatrième de couverture qui a causé le bip-bip hautement mémoriel à l'origine de ces lignes-ci.

Comme disent les conférenciers, « et je cite » : « Né à Cabano en 1944, Alain Dumas est un amoureux du baseball. Cette passion, il la tient de son milieu familial. Comme il le dit lui-même : "Certains enfants sont apportés par les Indiens ou par une cigogne ; d'autres naissent dans un chou ; moi, je suis probablement né dans un gant de baseball." Joueur au talent moyen, il fera partie [...] » Voilà ce qui a tout déclenché, ce qui a mis en marche ou en mots les mécanismes de la mémoire et du souvenir, qui m'a retourné comme un gant vers et dans un passé dont les événements s'étaient largement estompés. Et alors, de manière obsessive, mais sans pour autant que cela tourne au maladif ou au dangereux, rassurons-nous, provoqué la recherche émotive d'une reconstitution précise des événements entourant le Noël de l'an 1954. « ... je suis probablement né dans un gant de baseball » — peut-on seulement rêver de plus belle origine, de naissance en un lieu plus tendre et plus câlin ? Cet enfant est né dans un gant de rêve.

Malgré un ardent désir de ne plus en rajouter au sujet de la formulation « C'est la faute... », il faut pourtant ne pas succomber à cette ardeur, y aller une fois encore d'un sacrifice explicatoire. Qui nous oblige à revenir sur un passage du début de ce texte ou presque, un passage semant le doute : « ... la faute à Alain Dumas. Ou à son éditeur, La Plume d'Oie ». Le texte incriminé, voyez-vous, apparaît, le savez-vous assez, en quatrième de couverture du livre d'Alain ; or les textes placés en ce lieu soulèvent toujours la même interrogation quand ils ne sont pas signés ou initialisés : par qui ont-ils été écrits, par l'auteur ou par l'éditeur ? Pour parler en termes savants, « et je cite » : « Sont-ils de provenance auctoriale ou éditoriale ? » Dans ce cas-ci, même si j'arrivais à croire que le texte fut écrit par La Plume d'Oie, qui forcément ne peut que bien écrire, je serais néanmoins obligé d'ajouter qu'elle a emprunté à la plume auctoriale.

Bon. Que je vous raconte enfin l'histoire réveillée par le Alain D. probablement né, selon ses plus archaïques et chers désirs, dans un gant de baseball.

Je suis né à Lac-au-Saumon en 1942. J'avais donc 12 ans en l'année 1954, à compter de juin pour être plus précis. Oui oui, je suis Gêmeaux, je n'ai jamais eu trop de deux moi-mêmes pour m'endurer ou pour m'apprendre à vivre. Mais je ne suis pas parfaitement ambidextre pour autant. Je lance et écris de la droite, mais je frappe tout autant de la gauche que de la droite. Sauf (oups...) que les résultats ne sont pas les mêmes selon que je frappe d'un côté ou de l'autre du marbre; frappant de la droite, j'éparpille les coups, sûrs ou pas, un peu partout dans les champs, alors que de la gauche je frappe avec plus de puissance, mais suis bien plus souvent retiré au bâton, cas plutôt classique, vive les Anciens. Ce qui m'oblige à ajouter que tout ce que vous avez lu après le mot « Sauf » devrait être écrit au passé plutôt qu'au présent.

L'année 1954 a été marquée par trois événements majeurs : au printemps, par la défaite des Canadiens de Montréal, en sept matchs, en finale de la Coupe Stanley. Contre les Red Wings de Detroit de Gordie Howe, le rival de Maurice, de Ted Lindsay l'haïssable qui faisait choquer Maurice et de Terry Swchuck le merveilleux (malheureusement) qui osait bloquer bien des lancers pourtant foudroyants de Maurice. Le septième match s'est rendu en prolongation (en supplémentaire, en ce temps-là); c'est un but du très haïssable Tony Leswick, sorte de sous-Lindsay ne sachant pas marquer mais réussissant mieux que personne à faire sortir Maurice de ses gonds, qui avait décidé de l'issue du match. Un pauvre but, déplorable et mesquin, *cheap* en pays bilingue dont la deuxième langue est l'anglais : un faible lancer d'un mauvais angle qui avait dévié sur le gant gauche de notre défenseur selon la quintessence, Doug Harvey, pour déjouer le gardien Gerry McNeil (qui avait été appelé à la rescousse de Jacques Plante). Un but à faire pleurer, à rendre honteux, malheureux et enragé; me rendant obligatoirement aux cérémonies de la Semaine sainte, je sentais, ce printemps-là, le rouge de la honte la plus intime me marquer le front. Je pourrais ajouter : ainsi que la lettre écarlate marque l'héroïne du roman de Hawthorne, mais vous savez bien qu'il s'agirait d'une prétentieuse prolepse, je ne connaissais rien de *La lettre écarlate* en 1954.

À l'automne, le résultat de la Série mondiale fut tout aussi décevant, et de la même manière en plus, comme si une transcendance quelconque, pervertie jusqu'en son cœur même, faisait toujours la partie (oups...) belle aux haïssables et détestables, mais rusés et déliés, aux *slicks* pour parler le langage du pays de George W. Bush. La Série mondiale mettait aux prises les Indians de Cleveland et les Giants de New York. J'étais évidemment un partisan des Indians (ils avaient devancé les sempiternels Yankees de Duplessis, chapeau et bravo), les Giants ayant le double déshonneur a) d'être dirigés par Leo (pas d'accent aigu, faut savoir trahir) Durocher, ex-entraîneur des Dodgers de Brooklyn passé à leurs rivaux historiques, le Leo de la célèbre phrase « *Nice guys always finish last* », et b) d'avoir devancé cette année-là, dans la course au championnat de la Ligue nationale, les Dodgers bien-aimés dont le club-école numéro un évoluait au stade de la rue De Lorimier à Montréal, se nommait les Royals selon le nom apparaissant sur leur uniforme ; mais, beaux joueurs bien (trop) souples ainsi que depuis longtemps nous le sommes, nous les appelions les Royaux, en tout accommodement raisonnable avant la lettre ou la commission d'enquête Bouchard-Taylor, prolepse.

C'est dans la Série mondiale elle-même que la transcendance quelconque se manifesta sans retenue aucune. Les Indians étaient largement favoris, ce qui ne veut rien dire sinon pour les parieurs, race éhontée mais sans honteux, race révélée à l'occasion de la Série mondiale truquée de 1919, mais protégée lors du procès qui s'ensuivit. Il faut dire que les Indians de 1954 formaient un club remarquable, avec trois lanceurs de vingt victoires et plus, Bob Lemon, Early Wynn et Mike Garcia, et des frappeurs de longue distance tout autant que de moyenne, Al Rosen, Larry Doby (premier Noir à évoluer dans la Ligue américaine, premier entraîneur des frappeurs chez les Expos), Bobby Avila, Vic Wertz. Les Giants, c'était Willie Mays, le si beau voltigeur de centre et frappeur selon les mêmes mots, Mays donc, Mays, et ajoutons Monte Irvin et Hank Thompson ; au chapitre des lanceurs, il y avait Johnny Antonelli et Sal Maglie (*The Barber*, il « rasait » les frappeurs adverses), Hoyt Wilhelm aussi était là, qui allait vraiment devenir Hoyt Wilhelm des années plus tard.

Cette Série mondiale-là, vous en connaissez au moins une séquence, même si le baseball ne vous intéresse pas vraiment ; c'est la Série du célèbre catch réalisé par Willie Mays, au champ centre, à plus de 400 pieds du marbre, par-dessus son épaule et alors qu'il file en direction opposée au marbre, du long coup frappé par Vic Wertz. Les Giants ont remporté cette Série en quatre matchs consécutifs ; leur frappeur vedette fut Dusty Rhodes, frappeur de relève gaucher et buveur invétéré (je sais, ça n'a rien à voir, c'est *people* et dégueu ; mais *fan* vient de fanatique, c'est clair ?), qui savait profiter de la clôture située à moins de 300 pieds du marbre dans le champ droit du Polo Grounds des Giants à New York. Quand, dans la même année, les Tony Leswick et Dusty Rhodes de ce monde deviennent des héros, comment voulez-vous qu'il soit possible de donner sa crédulité ou sa croyance à quelque transcendance que ce soit, sinon la perverse ? Alors que bien évidemment vous êtes membre du club des bons, et que vos bons sont les vrais.

Faut être positif, c'est connu, ce qui n'empêche pas que la connaissance puisse exagérer, voire se tromper. Des fois, être positif vous fait prendre (accepter) des vessies pour des lanternes, mais la pub et le marketing sont bien forts, nous l'avons déjà dit. En tout cas. Je retiens deux « bons » apprentissages de cette Série mondiale de 1954 ; une leçon sur l'usage de la conjonction « si » et une autre sur le bon usage de l'humour, les deux confectionnant une leçon globale sur l'art dit du savoir-vivre/rire. Cela se déroule lors du premier match de la Série, le score est égal, j'écoute (après l'école) le match diffusé par l'appareil radio de couleur crème dans la petite salle (salon, format très réduit) de la petite maison familiale ; dans la cuisine attenante, mon père discute avec un voyageur de commerce qui offre alors divers produits au secrétaire de la beurrerie du village, il se nomme monsieur Marier, le voyageur de commerce. À tout moment j'émetts tout fort de brefs commentaires, genre « S'il pouvait frapper un coup sûr, un simple simple », « S'il pouvait le retirer en... », multipliez cela à la énième puissance de répétition d'un fan, et tout à coup j'entends monsieur Marier formuler la formidable sentence suivante : « Tu sais, mon p'tit gars, si ma grand-mère avait des roues, ça ferait une belle barouette. » N'ai jamais

jamais oublié cette phrase, la preuve ; en ai ri à n'en plus finir, je pensais à ma grand-mère du côté de... je ne suis pas obligé de vous le dire.

Dans le sillage du printemps et de l'automne — l'été, c'était le temps des foins, évidemment, mais surtout de calendrier régulier du baseball, mineur (*Royals/Royaux*, ou *Lac-au-Saumon/Cabano*) comme majeur —, Noël finit par arriver, qui est toujours attendu mais s'arrange lui aussi pour décevoir, assez souvent, peut-être parce que nous lui en demandons trop. Ce Noël de 1954, en plein hiver comme il ne devrait pas être nécessaire de l'affirmer, je reçois un cadeau depuis si tant longtemps attendu, demandé, quemandé durant au moins trois ou quatre étés antérieurs : un gant de baseball. Un gant de premier-but, selon le vœu lui-même par moi-même instamment formulé, dans toute sa ferveur originelle et continue, dans toute son achalante conviction. Car il faut vous dire : la génétique étant ce qu'elle est, je suis né avec de faibles yeux. Au baseball, ça n'aide pas quand vous jouez à la vache. Je n'ai jamais su ou pu, décidez vous-même du choix du participe passé, je n'ai jamais su ou pu attraper la moindre chandelle comme voltigeur, mes yeux étant ce qu'ils sont, je n'ai compris cela que bien plus tard. Imaginez : on me disait d'enlever mes lunettes pour jouer au hockey, « c'est moins dangereux », et pour jouer au baseball aussi, « c'est moins, etc. ».

Le danger, c'étaient les bons conseils. Vaut mieux au baseball, dans ces circonstances, jouer dans le « diamant », c'est-à-dire dans le champ intérieur, au premier but par exemple. Mon père avait retenu cela, hommage lui soit rendu ; car il aimait le baseball, c'est sa faute à lui (t'es pas tout seul, Alain) si j'étais alors un partisan inconditionnel et nationaliste (*because* le club-école au Québec) des Dodgers. Mais un gant de baseball à Noël ? À quoi tu penses, papa ? On est en décembre, je joue (mal, je suis même dangereux sans lunettes, pour moi et pour les autres, ça devrait pourtant vous sauter aux yeux, non ? vous êtes des grandes personnes) au hockey grâce aux patins que Marcel m'a donnés, nous avons tous les mêmes jambières faites de journaux et de catalogues protecteurs de nos jeunes os, nous ne faisons pas trop fort sur les mains de nos adversaires, elles ne sont toujours protégées que par les mêmes mitaines

que nous portons tous. Un gant de baseball à Noël, en hiver, papa ? Maman n'a rien à voir là-dedans, essaie pas de t'en sortir, ou si elle a à voir, c'est depuis ton point de vue, c'est toi (je lui ai toujours dit «vous», ce qui prouve bien que la narration relève toujours de la fiction) qui l'a convaincue qu'un gant de b. en hiver, c'est, etc., va pas essayer de me faire croire le contraire, etc. encore, je résume poliment des discussions père-fils qui ne furent, en leurs débuts, que dans la direction fils s'adressant au père. Au Père.

Mes remarques touchant la temporalité mal appropriée du cadeau de Noël, mon père, à la longue, les prit *very personal*. Genre : «Si t'es pas content, j'veis le r'tourner au magasin, ton gant», «Depuis l'temps que tu veux un gant, tu pourrais pas arrêter de chialer?», «C'est ce gant-là que tu voulais, tu l'as, pis tu chiales», «J'suis tanné d't'entendre mélanger hiver et été, j'le r'tourne, ton maudit gant.» C'est alors que je me surpris et m'étonne encore, on fait ce qu'on peut dans la vie et selon ses circonstances ; je crois bien que nous étions rendus en 1955 dans nos discussions à ce moment-là, je me suis entendu dire, fort et décidé, comme si ce gant-là n'avait rien à voir avec moi ni avec mes désirs ou mes rêves : «Ben fais donc ça (faites donc ça), r'tournez-le, le maudit gant.» Je ne savais pas (et ne sais toujours pas, on a sa fierté, je n'ai rien demandé) où il avait acheté le m... gant ; je sais qu'il a pris les choses au pied de la discussion, qu'il m'a dit qu'il avait retourné le gant là où je ne sais toujours pas. Bienheureux héros du «Chandail» de Roch Carrier qui sait dans quel catalogue fut commandé le chandail en titre ; je ne dispose toujours pas de telle information ; comment, quand et où mon père avait-il pu acheter un gant de baseball en guise de cadeau de Noël ? Et, cela étant, le retourner voulait dire quoi, où, etc., exactement ?

Malgré l'intense satisfaction de pouvoir me dire que j'avais «tenu mon bout», «tenu tête», reste que le printemps et l'été allaient revenir et qu'alors je n'aurais toujours pas de gant ; l'année 1955 commençait sous des auspices ambigus. Elle allait se poursuivre un moment sur le même mode : Maurice était suspendu, mais les partisans savaient dire clairement à Campbell ce qu'ils pensaient de sa décision, ils ne pliaient pas l'échine. Et alors là, splendeur des

splendeurs et félicité des félicités, à l'automne les Dodgers remportaient la Série mondiale aux dépens des Yankees. Le monde, enfin, était parfaitement à l'endroit, juste et réconfortant, il savait reconnaître le mérite des résistants, merci Johnny Podres, merci Sandy Amoros.

Et là, si je laissais le narrateur impromptu de tout à l'heure — je le connais bien, François Perron, c'est presque un jumeau, nous n'avons qu'une année de différence, nous avons souvent joué au baseball ensemble, parfois dans la même équipe, parfois l'un contre l'autre — agir selon ses aises et ses vœux, il prendrait la parole, « je », ce serait lui. Comme je lui refuse cette prérogative, il m'assaille de bons conseils dont il vaut la peine de signaler quelques-uns. Faut vous dire qu'il est lecteur invétéré, impénitent sinon même intempestif du beau livre freudien de Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, dont le titre a déjà son éloquence et dont vous comprendrez que je me dise « il faut que je parle de cet ouvrage à Alain D. », lui dont les origines exceptionnelles commencent vous savez où. Fort de ses références littéraires et pys de prof de littérature, Perron me suggère que je devrais évoquer ici le fait qu'en 1954, pour la première fois, l'URSS a battu le Canada en championnat international, que ce fut un choc qui s'ajoutait à toute la propagande entourant l'affaire « cardinal Mindszenty », sorte de prisonnier catholique, en Hongrie, des communistes de Moscou ; que les déboires des Alouettes de 1954 en finale de Coupe Grey, ce ballon échappé par Chuck Hunsinger qui nous fit tant déchanter, que tout cela avait créé un climat que le gamin de douze ans vivant surtout de ses amours sportives et un peu du monde ambiant avait à son insu introjecté, merci, et que cela l'avait à la fois désenchanté et rendu rétif, « d'où ton refus du cadeau de Noël 1954 ». J'écoute, j'enregistre. Et puis, me dit-il, quel bon jeu de mots tu pourrais faire : l'épouse du père Noël, ne serait-ce pas Noël Mamère, hohoho ? Il m'arrive de croire que Perron, François, pratique lui aussi les perronismes.

□

Mais où donc le père Noël de l'an 1954 avait-il bien déniché « mon » gant ? Mystère qui dure. Je sais par ailleurs que je sais ne pas (ne plus, si je sais encore être franc) vouloir le savoir. Il a dorénavant dépassé les quatre-vingt-dix ans, mon père, je ne vais tout de même pas lui demander de se souvenir du cadeau de Noël qu'il me fit il y a plus de six décennies, ben voyons donc, et même si Alzheimer n'a point chez lui opéré ses ravages.

Mais tant de générosité ayant été ainsi étalée, je puis aussi afficher fièrement ceci : en juin 1955, à l'occasion de mon anniversaire, qu'est-ce donc que je reçus en cadeau de mes père et mère, en pleine saison de baseball ? Le gant de premier-but retourné (?) quelques mois auparavant ; la victoire à venir des Dodgers se préparait, c'est assez clair, non !

J'étais ravi, bien évidemment ; je sais aujourd'hui, même si cette connaissance ne date pas de ce jour, que je suis né durant les jours qui suivirent la Noël de 1954, que je suis né d'une résistance dont je fus le premier surpris, que je suis né dans un gant de baseball qu'à la Noël de 1954, à l'âge de douze ans, je refusai, quitte à accepter ce gant en 1955, au moment de célébrer mes treize ans.

Un refus peut donc être un acte de naissance, et treize un chiffre chanceux. Peut-être est-ce cela aussi, un coup sûr. Et hommage à ta quatrième de couverture, Alain Dumas.